



ROMANS ÉTRANGERS > NOS CHOIX

Méditation nippone

Kenzaburô ÔE

Publié au Japon en 2005, *Adieu, mon livre!* est le testament d'un écrivain, témoin de la folie des hommes.

Depuis qu'il a obtenu le Nobel de littérature, en 1994, Kenzaburô Ôe est l'une des voix les plus écoutées au Japon, où il incarne à la fois la sagesse et la vigilance. Avec quelques autres écrivains – Murakami, notamment –, il partage la même inquiétude face aux manœuvres du pouvoir politique et à son emprise sur les individus. C'est dire que l'œuvre de ce romancier né en 1935 est tourmentée, souvent

militante – le nucléaire est sa cible favorite –, tout en se nourrissant des plus anciennes mythologies qui ont peu à peu façonné l'âme japonaise. Depuis ses premières nouvelles jusqu'à ses grands romans des années 1970 (*Le Jeu du siècle*, par exemple), Ôe fait preuve d'une imagination foisonnante mais il s'inspire également de sa vie privée dans *Une affaire personnelle* et dans bien d'autres récits où il évoque sa relation avec son fils handicapé, source d'une réflexion dont la profondeur philosophique ne cesse de fasciner. De ses souffrances intimes, Ôe a fait le miroir d'un désarroi collectif, ce qui explique qu'il soit aujourd'hui le porte-parole de toute une génération et, au-delà, la conscience morale d'un Japon traumatisé par les cataclysmes d'Hiroshima et de Fukushima.

Publié au Japon en 2005, *Adieu, mon livre!* rassemble toutes les hantises de Ôe, qui



de Kenzaburô ÔE, *ADIEU, MON LIVRE!*
*** *Adieu, mon livre!* (*Sayônara, watashi no hon yo!*) par Kenzaburô Ôe, traduit du japonais par Jean-Jacques Tschudin, 476 p., Philippe Picquier, 23 €

se met lui-même en scène sous les traits d'un écrivain vieillissant, Chôkô Kogito, un être aux prises avec la mort dans un monde de plus en plus crépusculaire. « Tels les yeux des mortels, les yeux de l'imagination doivent se fermer un jour », lance cet intellectuel inquiet – mais jamais vaincu – qui, à la suite d'un accident, a quitté les fracas de la ville pour se réfugier aux lisières de la forêt, où il se ressourcera en interrogeant ses auteurs de prédilection – T.S. Eliot, Mishima, Nabokov ou Dostoïevski. De ce dialogue, Kogito fait la matière d'une méditation magistrale où sa propre disparition symbolise les impasses d'une civilisation qui semble vouloir se détruire elle-même, à la veille de quelque apocalypse. Un récit poignant, sombre testament d'un exorciste qui n'aura cessé d'en appeler à la lumière et à la raison, face aux ténèbres de son époque. **André Clavel**